

www.e-rara.ch

Cinq nouvelles helvétiques

Meister, Jacques-Henri

Paris, 1805

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 38625

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-87213>

Adele, ou la nouvelle Aline. Conte Suisse.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

ADELE,

OU

LA NOUVELLE ALINE.

CONTE SUISSE.

ADELE n'étoit peut-être pas la plus jolie personne de la petite ville où je suis né; cependant je doute qu'il soit possible de concevoir une figure plus distinguée et plus intéressante. Elle étoit naturellement pâle; mais cette peau si fine et si douce sembloit s'animer de toutes les impressions qu'éprouvoit son extrême sensibilité. Jamais je n'ai vu de roses d'un coloris plus touchant que celui de ses joues au plus léger souffle de crainte ou de plaisir qui venoit agiter la

tranquille pureté de son ame : elle parloit peu , mais le mot échappé de ses levres alloit toujours à son but ; et la phrase que sa bouche laissoit imparfaite , soit à dessein , soit par timidité , son regard l'achevoit bien mieux que ne l'eussent fait les paroles les plus éloquentes ou les plus ingénieuses. Il y avoit dans ses regards comme dans son esprit un charme inexprimable qui tenoit d'un mélange de finesse et de naïveté , de justesse et de sentiment que je n'ai jamais vu qu'en elle , du moins au même degré : sous un petit front et des sourcils d'un châtain assez foncé , mais d'un trait délicat et mollement arqué , ses yeux bruns réunissoient à l'expression fine et spirituelle des yeux bleus la douce chaleur et l'éclat pénétrant des plus beaux yeux noirs. Telle étoit Adele à quatorze ans et demi , lorsque je la vis pour la première fois. Quoiqu'il y ait près de dix ans , vous

voyez si son image est encore présente à mon cœur : je n'en avois alors moi-même guere plus de dix-sept.

Ma famille s'étoit retirée depuis quelques années dans une jolie campagne à l'entrée du lac de Thun, dans la situation la plus pittoresque et la plus romantique de toute cette contrée si riche en beautés de ce genre : c'est là que la jeune Adele vint passer quelque temps auprès de mes sœurs, pour respirer un air plus vif qu'à la ville, et pour fortifier une santé qui, sans être altérée par aucune maladie, avoit toujours paru depuis sa plus tendre enfance extrêmement délicate. En voyant l'espece de langueur répandue sur tous ces traits de la plus aimable jeunesse, vous l'eussiez comparée à quelque plante des régions célestes transplantée depuis peu sur la terre, et qui n'avoit pas encore pu s'acclimater dans un sol aussi rude que le nôtre.

J'avois vu peu de femmes, j'en avois remarqué encore moins ; et rien de tout ce que j'avois vu ne pouvoit se comparer à la jeune amie de mes sœurs. Elle fut donc pour moi ce que fut Eve pour Adam, ce qu'est toujours le premier objet qui captive notre cœur et nos sens :

So lovely fair

That what seem'd fair in all the world seem'd now
Mean. . . .

Je n'eus plus qu'une pensée, qu'un desir, qu'un vœu ; et ce vœu, ce desir, cette pensée, il n'y avoit que la présence d'Adele ou son souvenir qui pût les reposer, les consoler, ou les satisfaire.

Mes études me fixoient habituellement en ville ; j'allois cependant passer au moins un ou deux jours de la semaine et tout le temps des vacances chez mes parents. Depuis que j'étois sûr d'y voir Adele je n'osois

guere y retourner plus souvent , mais je trouvois chaque fois quelque motif pour arriver plutôt , pour repartir plus tard. Les premiers mois qu'elle avoit passés à la campagne fortifierent si sensiblement sa santé , que son pere , un des plus riches particuliers de la ville , pria le mien de la garder en pension , et lui proposa même de me recevoir en échange chez lui. Heureuse circonstance , si le sort n'avoit pas résolu de faire évanouir bientôt la douce illusion qu'elle sembloit favoriser !

A dix-sept ans j'étois , suivant l'usage , beaucoup plus savant que je ne le suis devenu depuis. J'avois étudié les mathématiques et l'hébreu ; je parlois quatre ou cinq langues ; je savois par cœur Homere et Virgile , le Tasse et Milton. Ma mere , qui étoit Française , m'avoit appris à déclamer très passablement les beaux vers de Racine ; et j'avois plus heureusement

encore assez de dispositions pour la musique et la danse. Tout ce que j'avois de talents et de connoissances fut bientôt, comme vous pouvez croire, au service de la jeune Adele; je n'étois heureux que de ce que je lui pouvois apprendre. Je sentois encore mieux que je le serois bien davantage de ce que je brûlois en secret d'apprendre d'elle, et dont je croyois bien que son cœur seul au monde pourroit jamais m'instruire.

Aux différentes leçons que je m'empressois de lui donner avec le zèle le plus sérieux, on nous laissoit souvent seuls; cependant la regarder, me trouver plus près d'elle, respirer l'air que venoit d'animer sa douce haleine, passer légèrement ma main sur la sienne, voilà les seules faveurs auxquelles j'osai borner long-temps tout le prix de mes soins et mes vœux les plus hardis. Lorsque j'étois plusieurs jours de

suite absent, je continuois mes instructions par écrit, et j'obtenois assez souvent une réponse, fort courte à la vérité, mais où se trouvoit toujours un mot de sentiment dont la grace naïve, dont l'aimable ingénuité me transportoit, que je ne me lassois point de relire, et sur lequel j'imprimois mille tendres baisers.

Avez-vous jamais remarqué ces légers nuages de pourpre et de feu qui s'élevent quelquefois après le coucher du soleil sur un fond de l'azur le plus tendre et le plus serein? loin d'altérer la pureté du ciel, leur éclat ne sert qu'à la rendre plus vive et plus touchante: on chercheroit vainement, je crois, une autre image plus propre à vous peindre et les sentiments que m'inspiroit Adele, et ceux dont j'osois me flatter que sa céleste innocence éprouvoit déjà le charme. —

De mille petites circonstances où je crus

appercevoir le progrès que mes tendres soins avoient fait dans le cœur d'Adele, je ne vous en raconterai qu'une, parcequ'elle a laissé dans le mien des traces que le temps et tant d'impressions plus fortes ne purent jamais effacer.

Après une journée d'une chaleur excessive nous avons été nous promener au clair de la lune avec mes sœurs et l'un de mes cousins, le compagnon de mes études et le premier confident de toutes mes pensées : je donnois le bras à ma chere Adele, et nous nous entretenions de différents objets qui se rapprochoient toujours plus ou moins du sentiment dont mon ame étoit remplie, mais sans risquer d'en trahir trop clairement le doux secret... de ce bonheur, par exemple, qui n'appartient qu'aux êtres vertueux, et que nous devons espérer de partager un jour avec les intelligences célestes, le bonheur divin d'exister éternelle-

ment avec ce qu'on aime et que l'on est sûr d'aimer toujours davantage. Nous traversons avec cette sublime espérance tous ces milliers de mondes répandus dans l'immensité des cieux ; et me livrant à l'enthousiasme de ces hautes pensées , j'osai presser plusieurs fois contre mon cœur la main d'Adele. Ayant apperçu sur le bord du lac, à l'ombre d'antiques noyers, un petit banc placé le plus heureusement du monde pour nous reposer de nos longs voyages dans les régions éthérées , j'engageai mon amie à s'asseoir en attendant la société que nous avions devancée de quelques centaines de pas ; mais, trouvant déjà le banc humide de la rosée de la nuit, je la priai d'abord de s'en laisser garantir par la basque de mon habit, et bientôt après, pour l'en préserver encore mieux, d'un mouvement presque involontaire je l'attirai sur mes genoux. Quel tressaillement subit nous

éprouvâmes l'un et l'autre ! je sentis ses genoux frémir doucement sur les miens ; et tandis qu'une tendre langueur la faisoit pencher contre mon sein , mes levres brûlantes recueillirent sur sa joue quelques larmes échappées de ses yeux. Ces instants du plus touchant abandon furent bientôt interrompus par l'approche de nos amis... Mais, quelque enivrantes jouissances que mon cœur et mes sens aient éprouvées depuis, il n'en est aucune dont le charme ait laissé dans tout mon être une impression plus vive et plus pure, plus délicieuse et plus profonde.

Depuis ce moment d'immortelle félicité ma jeune amie devint beaucoup plus réservée avec son instituteur , sans lui marquer cependant ni moins d'intérêt ni moins de confiance, au contraire il parut qu'elle recevoit ses soins avec une reconnoissance plus aimable et plus tendre. Quand j'arri-

vois, quand je partoisi, la douce émotion de sa voix ou de ses regards sembloit même être devenue plus sensible; mais, sans rien affecter, elle éloignoit les occasions de se trouver seule avec moi. Lorsqu'une circonstance inattendue me laissoit jouir de ce bonheur, l'air d'Adele, toujours également touchant, étoit plus réfléchi, d'une grace plus imposante: je m'en affligois, mais je n'osois, je ne pouvois m'en plaindre.

Un jour que l'on avoit arrangé pour le soir une partie de musique sur le lac, je m'étois bien promis d'être de retour avant l'heure du départ; mais, retenu par des devoirs indispensables, je ne fus libre que vers la fin de la journée. A peine sorti de la ville, je rencontrais un pauvre vieux soldat qui, faisant la même route que moi, eut sans doute à l'air dont je le saluai, que je serois sensible à ses peines, et se mit à

mé les raconter. Il avoit déjà fait depuis le matin huit à dix lieues pour toucher sa paie d'invalidé , et ne l'avoit point reçue. Je vis qu'il succomboit presque sous le poids du havresac dont il étoit chargé ; je voulus l'en soulager, il s'en défendit quelque temps, mais finit par céder à mes pressantes instances. Nous n'arrivâmes qu'à nuit close devant la porte de mon pere : déjà l'on étoit à table et fort inquiet de moi. Je priai qu'on voulût bien me permettre de partager les restes du souper avec mon pauvre compagnon de voyage ; et tandis qu'il faisoit le récit de notre rencontre les larmes aux yeux, Adele, peut-être pour cacher les siennes, s'étoit retirée derriere le poële, où, selon l'antique usage du pays, il y avoit un ou deux sieges couverts d'un tour de rideau. Je n'osai l'y suivre ; mais, appuyé contre le poële, j'avois le bras étendu de son côté. Mon

pere me demanda le détail de ma journée : il étoit écrit que tout ce que je ferois ce jour-là devoit réüssir. J'avois prononcé le matin au college, je ne sais plus sur quel sujet de morale, un discours dont mes professeurs avoient été singulièrement satisfaits, et l'un d'eux s'étoit déjà pressé d'en instruire mon pere. Les commissions dont j'avois été chargé pour différentes affaires m'avoient occupé jusqu'au soir ; mais je m'en étois aussi fort bien acquitté, malgré mon impatience de les finir. Rien cependant, dis-je en terminant le plus beau chapitre de mon journal, rien ne m'a causé plus de joie que le léger service que je viens de rendre à ce brave vieillard. A ce mot je sentis les levres de mon Adele se presser doucement sur ma main ; le baiser d'un ange n'auroit pu me faire éprouver une surprise plus ravissante, et vous me croirez aisément quand je vous dirai que

je m'en souviens encore aujourd'hui comme je me souviens de la première fois que je vis Adele.

Après les différents traits que je viens de me rappeler , et , si j'étois sûr de vous intéresser à ce récit autant que moi-même , je pourrois m'en rappeler beaucoup d'autres encore , m'accuserez-vous d'une trop grande présomption lorsque je vous avouerai que j'osai me croire aimé ? Eh bien ! je ne l'étois pas ; je ne l'étois pas du moins autant que je me flattois de l'être : car , à la suite de plusieurs entretiens et de plusieurs lettres , qui sembloient devoir confirmer encore mes espérances , je risquai d'écrire enfin pour demander un dernier aveu , sans lequel je ne me serois pas même permis de confier à la plus tendre des mères le vœu dont je faisais dépendre tout le bonheur de ma destinée. Adele ne me répondit qu'au bout de plusieurs jours ; et

voici quel fut à-peu-près le sens de sa réponse : Pourquoi m'arracher à la plus douce des illusions ? J'aurois été trop heureuse , trop aimée ! Jamais mes parents ne consentiront à nous unir , j'en ai la certitude ; et ne serois-je pas indigne de l'estime de mon ami , si je pouvois concevoir l'idée de me soustraire à leurs volontés ?

Accablé d'une réponse à laquelle j'étois si loin de m'attendre , je fus tout à la fois trop timide , trop sensible et trop fier pour demander , pour désirer aucune explication. Je continuai quelque temps d'affecter auprès d'Adele les mêmes soins , les mêmes attentions qu'auparavant , avec une apparence de tranquillité pourtant dont un regard aussi pénétrant que le sien ne pouvoit guere méconnoître le pénible effort.

Une lutte aussi cruelle eut bientôt épuisé toutes mes forces et tout mon courage. Je ne m'occupai plus que des moyens de

m'éloigner d'un pays qui sembloit avoir cessé d'être ma patrie depuis qu'Adele avoit rompu l'unique lien qui pouvoit m'y fixer ; et j'obtins enfin la permission d'aller à Paris, où des parents de feue ma mere m'avoient offert une place assez propre à développer le peu de talents que je pouvois avoir, et qui convenoit du moins infiniment à l'ambition comme au goût de mon âge.

Vous savez que si Paris n'est pas le séjour où l'on est le plus heureux, c'est celui du moins où l'on se passe le mieux de bonheur, parcequ'il n'en est point où l'on soit plus facilement distrait, grace à l'extrême variété des impressions qui s'y succedent sans cesse, et qui s'emparent, pour ainsi dire, malgré vous, de votre attention, de votre intérêt, de votre rêverie.

La mienne demeura cependant encore long-temps attachée à ses regrets ; et ce

furent bien ces mêmes regrets qui m'inspirèrent la réponse que je fis un jour dans la simplicité de mon cœur à la célèbre marquise Dubocage. Me voyant fort enchanté des spectacles et de beaucoup d'autres merveilles de la grande capitale, elle me dit : Convenez que tout ce qu'il y a d'intéressant au monde se trouve ici? — Oui, madame, tout, ce me semble, excepté pourtant deux choses, sans lesquelles on ne croiroit pas pouvoir vivre dans mon pays, de l'air et de l'amour; car ce que vous appelez ici du même nom me paroît, je l'avoue, y ressembler bien peu. — Cette naïveté, répétée par elle, eut tout le succès d'un bon mot; et c'est un honneur que, sans modestie, mon esprit ne méritoit guere.

Je crus bien dans la suite m'être trompé, je dus le croire souvent; je cherchai sur-tout à me le persuader, lorsqu'après

huit ou dix mois de séjour à Paris, on me manda que le pere d'Adele, presque entièrement ruiné par la banqueroute d'un négociant de Hambourg, à qui la plus grande partie de ses fonds avoit été confiée, étoit parti pour la Russie avec toute sa famille; et, quelque temps après, qu'Adele avoit eu le bonheur d'y trouver un établissement fort avantageux.

Depuis ce moment, je songeai plus sérieusement à tirer le meilleur parti possible de ma position. Employé dans une partie assez intéressante au département des affaires étrangères, je tâchai de mériter l'estime et la confiance de mes chefs: j'y réussis au-delà de mes espérances, et ne tardai pas à m'assurer une existence très agréable, dans le sens du moins où l'on est convenu de prendre ce mot. Je me livrai tous les jours davantage aux sociétés dans lesquelles on m'avoit introduit, à tous les amusements

qui pouvoient se concilier avec le travail et les considérations particulières que m'imposoit le devoir de ma place.

Une femme d'un caractère plus séduisant encore que sa beauté, quoique sa beauté seule l'eût fait distinguer dans les cercles les plus brillants, voulut bien se charger de mon éducation; et, fut-ce sa faute ou la mienne, quelque disposé que je sois naturellement à la constance, s'il faut être vrai, je ne sais par quelle fatalité, je vous l'avouerai, d'autres beautés encore après elle, et peut-être moins aimables, recueillirent tour-à-tour le fruit de ses soins: mon esprit s'égara dans les systèmes à la mode, mes sens devinrent trop susceptibles des illusions les plus frivoles. Cependant il n'est pas moins vrai que mon imagination continua d'être romanesque; il est plus sûr encore que mon cœur ne perdit jamais l'empreinte pure de ses premiers

sentiments, et je me disois souvent, après avoir beaucoup aimé : Ce n'est point elle ! Hélas ! il n'étoit qu'une Adele au monde, et ce n'est plus pour moi qu'elle existe.

Il y avoit cinq ou six ans que je vivois dans ce tourbillon d'affaires et de plaisirs, d'espérances et de regrets, rappelé souvent à moi-même par mes premiers souvenirs, mais replongé bientôt après dans de nouvelles illusions, lorsqu'enfin je trouvai l'aimable étrangere qui veut bien m'écouter avec tant de complaisance...

Si le récit qu'on vient de lire a paru trop simple, trop décousu, trop naïf, ou trop minutieux, je prie mon lecteur de s'apercevoir enfin que ce n'est point à lui qu'il s'adresse, mais au masque le plus intéressant que j'aie jamais rencontré au bal de l'Opéra, et avec qui j'étois alors dans le fond d'une loge écartée, où tout le tumulte qui nous environnoit ne nous empêchoit

pas d'être aussi seuls que dans la plus vaste solitude. Un billet, écrit d'une main tout-à-fait inconnue, m'avoit invité la veille à m'y rendre. Mon masque m'avoit abordé au moment même où j'étois entré dans la salle, et ne m'avoit point quitté depuis : c'étoit une voix de femme fort douce, mais qu'il ne me fut pas plus possible de reconnoître que sa main. Elle ne voulut jamais me parler qu'anglais ; mais elle me promit de me donner des nouvelles de mon Adele, si je lui racontois bien fidèlement l'histoire de mes premiers sentiments et celle de l'état actuel de mon cœur. Pour achever de gagner ma confiance et d'intéresser ma curiosité, l'aimable inconnue me montra même une lettre, une lettre de la main d'Adele, où l'on me permit de lire mon nom répété plusieurs fois, mais rien de plus. Comment résister à ce dernier trait ?

Quelque indifférents que beaucoup de

lecteurs aient pu trouver plusieurs détails de mon récit, celle qui me les avoit demandés avec tant d'instances en parut contente, et quelquefois même sensiblement émue ; elle m'écoutoit encore avec l'intérêt le plus attentif quand j'avois cessé de parler. Cependant à peine eus-je entièrement satisfait sa curiosité qu'elle parut troublée, inquiète, et voulut s'éloigner de moi. Je la pressois vivement de remplir sa promesse, mais en vain ; tout ce que j'en pus obtenir fut l'assurance que je la retrouverois le lendemain. Un autre masque, qui ne nous avoit presque pas quittés, vint lui donner le bras, et je les vis se perdre aussitôt dans la foule, sans pouvoir suivre aucune trace d'une apparition aussi singulière.

Le trouble et l'inquiétude qu'elle dut laisser au fond de mon cœur sont faciles à concevoir ; et, ce qui ne le sera pas moins, c'est mon impatience de voir arriver la nuit

suivante , et l'empressement que j'eus de courir au rendez-vous promis.

Je ne tardai pas en effet de revoir mon aimable inconnue , mais dans une disposition fort différente de celle de la veille ; au lieu de répondre sérieusement à la prière que je lui fis de m'accorder enfin les éclaircissements qu'elle m'avoit fait espérer , elle ne cessa d'éluder toutes mes questions par mille plaisanteries sur les progrès merveilleux que j'avois faits en amour depuis la scene du petit banc au bord du lac , sur l'heureuse légèreté de toutes ces affections qu'inspiroit le séjour de Paris. Quand je voulois ramener de nouveau la conversation sur Adele , on me disoit d'un ton demi-grave que le moment étoit heureusement choisi , que c'étoit une maniere bien délicate d'employer les instants dont on auroit cru que je saurois faire un meilleur usage , etc. Il me sembloit bien quelquefois

que tous ces discours tenoient du rôle sous lequel on cherchoit à se cacher ; mais ce rôle , on le jouoit si bien , si ce n'est avec infiniment de vérité , du moins avec tant de graces et d'esprit ; on y mêloit des agaceries si douces et si séduisantes , que je finis par en être la dupe , et qu'enfin j'oubliai peut-être Adele comme tout le reste de l'univers. J'osai croire un moment que l'aimable inconnue partageoit le délire dont elle m'avoit enivré ; je l'entraimai dans une petite loge grillée au paradis que j'avois à ma disposition. Renfermé dans cet asile secret des voluptés les plus recherchées , je me flattois déjà de tout obtenir , lorsqu'au moment où je me croyois près d'assurer mon triomphe , ma douce inconnue , changeant tout-à-coup de ton et de langage , s'arracha de mes bras , saisit la porte de la loge , et me dit avec autant de dédain que de pitié : Voilà donc l'ami d'Adele ! Au

même instant elle se précipita dans le corridor... et le même masque qui nous avoit suivis la veille se trouva encore là pour la soustraire à toutes mes poursuites.

Je doute qu'il y ait jamais eu de fantôme dont la vue ait pu causer à l'homme le plus superstitieux une surprise plus vive, ni lui laisser une impression plus profonde que celle que m'a causée, que m'a laissée longtemps le départ subit de mon masque. Tous mes efforts pour le retrouver, pour démêler cette cruelle énigme furent inutiles; et ce n'est qu'après de longues années qu'un sort assez heureux a bien voulu m'en donner enfin l'explication.

Si mon lecteur est curieux de l'apprendre, il faut qu'il vienne s'asseoir à côté de moi sur le petit banc au bord du lac; car c'est où commence mon histoire que j'ai résolu de la finir.

Le bel ombrage sous lequel étoit placé

ce banc se trouve enclos aujourd'hui dans un très joli parc faisant partie d'un assez grand domaine, acquis il y a quelques années par la veuve d'un Anglais, qui s'est plu à le faire arranger beaucoup plus suivant sa fantaisie particulière que suivant le goût d'aucun pays. Ce n'est pas un jardin anglais, c'est un paysage suisse de la culture la plus variée et la plus heureusement choisie, tel que l'eût conçu la muse de Gessner, tel que l'eût exécuté le pinceau de Koenig : il est orné par la plus riante habitation, et par différentes fabriques accessoires, qui, non seulement plaisent à l'œil, mais servent encore toutes à rendre ce séjour plus commode et plus agréable.

Madame Wilkins, que vous desirez sans doute de connoître, a déjà passé son dixième lustre; mais j'ai vu peu de femmes de son âge aussi bien conservées : on pourroit croire qu'à trente ans elle n'avoit pas

de plus beaux cheveux, des yeux plus intéressants, des dents plus blanches, et une bouche plus fraîche : un léger embonpoint a garanti sa figure des outrages les plus sensibles du temps, et son teint, dont aucun fard n'a jamais flétri la délicatesse, conserve encore le doux velouté de ses plus belles années : quoique toujours elle soit vêtue en gris, sa toilette paroît élégante, si vous voulez même, encore jeune, grace à son extrême décence, à sa noble simplicité.

C'est à ses côtés que j'étois assis un soir sur un joli banc que couvroit alors un beau berceau de verdure :

Pleasant arbour, not by art,
But of the trees own inclination made;

et je lui disois :

Après tant de tristes expériences et si peu de douces illusions, après tant de travaux inutiles et si peu de succès réels,

combien je suis heureux de passer auprès de vous le reste de ma vie ! Mais pourquoi, pourquoi vous avoir retrouvée si tard ?

— Et qui sait, mon ami, s'il eût été plus heureux de nous retrouver plutôt ? Quand la timide Adele refusa votre main, son cœur fut déchiré sans doute du sacrifice qu'elle faisoit à la volonté de ses parents ; mais que seroit-il arrivé si nous l'eussions bravée ou fléchie ? vous n'étiez pas riche, et bientôt après je l'eusse été moins encore que vous.

— Le travail et l'amour nous auroient-ils laissé manquer de ressources ? et de quelles privations, de quelles peines le cœur d'Adele ne m'eût-il pas consolé ?

— Peut-être. Mais, enfants tous deux, à force de nous aimer n'aurions-nous pas risqué d'épuiser trop tôt la coupe céleste du desir et de l'espérance ? Supposons même que la sagesse eût toujours été notre

guide ; en vous fixant de si bonne heure dans une sphere aussi bornée que l'étoit alors la nôtre , l'union la plus heureuse n'eût-elle pas nui , sous plus d'un rapport , au développement de votre esprit et de vos talents , comme à l'établissement de votre fortune ?

— Qu'importe , j'aurois joui du bonheur.

— Oui ; mais vous en jouiriez beaucoup moins à présent , à l'époque de la vie où l'on a le plus besoin de considération et de fortune ; vous les regretteriez davantage. Et puis comptez-vous encore pour rien qu'à mes propres yeux vous paroîtriez peut-être aujourd'hui beaucoup moins aimable ?

— Quels moyens de l'être le sort me laisse-t-il encore ?

— Justement ceux dont on sent mieux le prix à notre âge.

— Avec tant d'indulgence aujourd'hui, pourquoi, ma douce amie, en eûtes-vous si peu dans le cruel instant où vous ne me revîtes à Paris que pour m'éloigner plus que jamais de vous ?

— Je serai sincère. Vous fûtes bien près alors de retrouver votre Adele. J'étois libre encore et dans la plus pénible incertitude ; entraînée vers vous par mon penchant, par les plus tendres souvenirs, je l'étois d'un autre côté par ma reconnaissance pour mon parent qui recueillit mon père dans son malheur, qui, lorsque je l'eus perdu, étoit devenu le mien, et n'attendoit plus que de moi le seul bonheur qui sembloit manquer à sa douce existence *. L'amie à qui j'avois confié du moins

* C'étoit un des plus riches négociants anglais établis à Pétersbourg. Les affaires de son commerce le rappeloient souvent dans sa patrie, et

une partie de mon secret, et qui voulut bien m'accompagner au bal, où je tourmentai si fort votre curiosité, où je finis par vous causer tant de trouble et d'effroi, m'avoit, il est vrai, prévenue contre vous. La première épreuve me fit presque oublier toutes les impressions par lesquelles on avoit voulu vous nuire dans mon esprit; mais la seconde, à laquelle on m'engagea, pour ainsi dire malgré moi, vous fut sans doute beaucoup moins favorable. Je vis que si je pouvois compter encore sur quelque constance de la part de votre cœur, j'aurois trop à craindre de l'extrême mobilité de votre imagination, de la fougue de vos sens et de votre tête, de la dangereuse légèreté de vos habitudes: Ce n'est c'est dans un de ses voyages qu'il avoit amené Adele à Paris, où elle revit son ami sans en être reconnue.

plus lui, me disois-je; et je me décidai pour M. Wilkins. Il n'est plus; mais je suis encore heureuse de tous les sacrifices qu'il obtint de ma reconnoissance, de tous les souvenirs que je dois à l'attachement le plus tendre et le plus généreux. L'âge et l'expérience vous ont rendu plus raisonnable; sans cesser d'être sensible et bon, vous les avez usées les illusions les plus dangereuses de la vie, et vous êtes revenu par un grand détour à vos premiers sentimens. Ma vieillesse en jouira comme mon enfance, et je n'aurai jamais de meilleur ami que vous.

— Je le suis en effet, je le suis depuis plusieurs années, et toujours avec un nouveau charme; au point qu'une longue époque de ma vie a disparu pour moi comme un songe; au point que mon cœur et mon imagination se persuadent souvent qu'il

n'est point encore fini l'heureux lendemain
du jour où je vis pour la première fois
Adele.

FIN D'ADELE.

1811

THE

MEMOIRS

OF

THE

REVEREND

FATHER

JOHN

WYLLIE

OF

THE

ORDER

OF

THE

FRANCISCAN

CONVENT

OF

ST. ANTHONY

OF

PARIS

BY

THE

REV. FATHER

JOHN

WYLLIE

OF

THE

ORDER

OF

THE

FRANCISCAN

CONVENT

OF

ST. ANTHONY

OF

PARIS

IN

THE

YEAR

1811